

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jérôme ZIMMERMANN

M. le docteur Joseph de Werra

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 156-160

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

M. le Dr Joseph de Werra

L'Veil a plus d'une raison de parler aujourd'hui à ses lecteurs d'un homme que la Mort vient d'enlever à son pays et à l'affection de tous ceux qui le connurent. Ayant pour but d'entretenir dans l'âme de la jeunesse l'amour de l'Idéal, la passion très noble du Bien et du Vrai, notre petite revue ressent si vivement une perte qui fait disparaître des rangs de cette jeunesse l'un de ses enfants les meilleurs. D'ailleurs il importe que cette vie brisée si tôt, mais qui fut si remplie, conserve pour notre pensée et notre cœur la force d'un exemple, d'un encouragement, d'un enseignement, et qu'à travers les fleurs dont le Printemps orne sa tombe comme il orna sa jeunesse, nous entendions les derniers échos de sa voix amie.

M. Joseph de Werra n'était entré que depuis quelques années dans cette seconde partie de la vie qui, venant après les longues années de la préparation, ne tarde pas à se révéler à sa juste valeur, lorsque la mort l'arrêta en chemin. Ce n'est, en effet, qu'en juillet 1902 que M. J. de Werra rentra définitivement en Valais et fut appelé au poste de professeur au collège de Sion. Jusque là, celui qui allait se dépenser avec tant de zèle et de science à l'enseignement n'avait été qu'un élève. Elève d'élite, plein d'amour pour l'étude, de respect pour ses maîtres et de cordialité affectueuse pour ses camarades, J. de Werra le fut à travers toutes les classes par lesquelles il passa à Sion, à l'Ecole primaire et au collège, posant consciencieusement les fondements solides de la Science qu'il ne pouvait pas ne pas aimer très sincèrement avec les facultés si heureuses que Dieu lui avait données. J. de Werra n'eut pas, pendant ses études secondaires, de ces préférences exclusives qui empêchent la formation complète du jeune homme : il était bon élève dans toutes les branches, non seulement par facilité naturelle, mais aussi

par suite d'une pente de son intelligence très ouverte qui le portait à *aimer* tout ce que l'enseignement classique offre à ceux qui viennent lui demander la culture de leur esprit. Celui qui devait être un jour un professeur de sciences naturelles si scrupuleux et si exact avait l'âme ouverte à tous les nobles sentiments de la poésie et de l'art, et il nous plaît de rappeler que le futur chimiste fut, un moment, au collège de Sion, celui qui sut le mieux faire sentir et goûter, par la chaleur de sa voix, les beautés littéraires qui avaient fait vibrer son cœur avant de s'épanouir sur ses lèvres.

J. de Werra interrompit ses études au collège de Sion après avoir subi avec mention son premier examen de maturité pour se rendre au collège d'Einsiedeln. Les deux ans qu'il y passa couronnèrent très heureusement les études secondaires du jeune étudiant. La piété exquise et profonde dont il avait cueilli la fleur sur les genoux de sa mère et au sein d'une famille dans laquelle Dieu s'est choisi une part abondante et qu'il avait cultivée avec un soin tout particulier à travers toute sa jeunesse, se fortifia et se mûrit à l'ombre tutélaire du vieux monastère. Ayant décidé de se consacrer à l'étude des sciences naturelles, il revint passer encore une année au cours technique établi au collège de Sion, puis entra au Polytechnicum de Zürich.

A partir de ce moment, J. de Werra n'eut qu'une ambition : ce fut de pénétrer le plus avant possible dans cette partie des sciences naturelles qu'il s'était choisie, la chimie, la minéralogie, la botanique. Il ne s'agissait plus pour lui maintenant de se laisser conduire, comme on fait au collège, à travers les chemins fleuris des connaissances générales, et de s'attacher surtout à considérer les horizons très vastes, mais un peu lointains de la patrie intellectuelle des hommes. Sa tâche était d'un tout autre ordre : il lui fallait travailler sur un point déterminé, précis de la science humaine ; son devoir était de se pencher avec une

attention infinie sur une seule page du grand livre du Savoir, pour le déchiffrer patiemment à la lumière délicate des expériences, et à l'aide des calculs sans nombre qui réclament toutes les forces d'une intelligence constamment en éveil. Joseph de Werra sut avoir, à un haut degré, toutes les qualités requises pour être un excellent apprenti de la science universitaire et devenir un jour un professeur digne de ce nom.

Le nombre des professeurs, des maîtres auxquels ces noms conviennent pleinement est loin d'être grand. Le professeur parfait dans une branche quelconque doit la posséder d'une façon à la fois si sûre, si complète, si large, si personnelle qu'il faut habituellement pour le devenir, outre des talents peu communs, un contact prolongé avec les représentants les plus autorisés de la science spéciale à laquelle on s'est voué. Il faut avoir eu la patience et la force de pénétrer jusqu'au fond des questions, de les vider en quelque sorte de tout leur contenu, de les comprendre dans tout ce qu'elles ont de complexe et de varié, mais en les groupant autour de quelques idées générales très puissantes qui, placées au centre même de l'esprit, projettent leur lumière dans toutes les directions et sur tous les détails. Il faut tout cela pour être un maître et cependant le professeur doit avoir quelque chose de plus. Il doit posséder le talent de communiquer son savoir à ses élèves ; c'est à dire qu'il doit être à même de parler clairement et simplement des choses qu'ils ont à apprendre, afin de les *élever* ainsi, d'une main sûre et ferme, de la connaissance exacte et fidèle des plus humbles principes jusqu'à l'intelligence des plus difficiles questions.

M. J. de Werra avait tous ces talents et ils eussent suffi pour faire de lui un professeur remarquable. Mais il possédait encore ce *feu sacré*, cet amour de la science et de l'enseignement qui lui faisait considérer sa charge de professeur comme un genre spécial de

dévouement. Le don de soi est la marque de la plus haute valeur morale. Or Joseph de Werra se donnait dans l'enseignement, il se donnait avec joie, avec passion, sans réserve, sans ménagement. Nous sera-t-il permis de dire ici que c'est peut-être à ce don si complet de lui-même qu'il doit d'avoir été affaibli en peu d'années et de n'avoir plus pu apporter aux jours sombres où la maladie vint fondre sur lui, que des forces épuisées et comme sacrifiées déjà à la plus noble des causes ?

Chargé par le Conseil d'Etat, dans le courant de l'année dernière, de succéder à M. le professeur P. M. de Riedmatten dans l'enseignement de la physique, M. de Werra reçut de ce fait un gros surcroît de travail. A côté de ses occupations de professeur, il devait faire face à une foule d'autres travaux que lui imposaient ses fonctions de chimiste chargé des analyses ordonnées par l'Etat, de directeur du Musée d'Histoire naturelle, de membre de l'Instruction publique. Malgré tout ce travail professionnel, M. de Werra trouvait encore le temps de se dévouer à l'Association populaire catholique, en qualité de secrétaire du Comité cantonal et président de la Section de Sion : donnant ainsi un exemple sur lequel beaucoup d'hommes soit disant trop occupés pour pouvoir se dévouer à la Cause catholique, feraient bien de réfléchir.

Mais tant d'occupations si diverses n'allaient pas pour le jeune Professeur sans de nombreuses fatigues et ses élèves ainsi que ses amis savent avec quelle joie il vit arriver ces vacances de Pâques auxquelles il comptait demander un peu de repos. Il se rendit en Italie pour s'y délasser dans la contemplation des purs chefs-d'œuvre de l'architecture et de l'art. A Venise, la cité des palais de marbre et des paisibles gondoles, il voulut, pour contempler à son aise l'un des plus beaux horizons du monde, monter au sommet du Campanile récemment reconstruit. La mort l'attendait là ; car en redescendant sur la *piazza san Marco* il était

déjà atteint d'un mal qui devait, en si peu de temps, le conduire à la tombe : deux semaines plus tard, le dimanche 3 mai, un peu après midi, M. J. de Werra s'éteignait à Sion, non loin du Collège et des églises de la ville, symboles de ce qu'il aimait de tout son cœur. Il avait trente deux ans.

Cette vie si simple et si belle, si pleine de promesses, s'est brisée, semble-t-il, de façon bien cruelle : Dieu garde le secret de ses desseins, et il ne nous est permis que de les adorer.

La flamme de cette science que M. de Werra avait entretenue en lui avec un soin si constant et si délicat vient de s'éteindre ; mais une autre flamme brille encore et brillera toujours, celle de son âme qui plus encore que la science aima la Religion et la Foi, le Père de toutes les lumières, Dieu.

Etant avant tout un homme de Devoir, J. de Werra sut faire au Devoir tous les sacrifices. Quand Dieu lui demanda le sacrifice de sa vie, de cette vie si pleine d'espérances, J. de Werra souffrit, mais n'hésita pas. Noble exemple que celui qui brille jusque sur le seuil de l'éternité.

Puisse l'exemple de cette vie encourager plus d'un enfant de notre Pays à le servir, comme le fit Joseph de Werra, avec toute son intelligence et tout son cœur ! C'est là, à n'en pas douter, son vœu le plus cher : n'ayant pas eu le temps de faire tout le bien qu'il désirait accomplir.

Jérôme ZIMMERMANN.